

© Pascal LERAY

Le lèvement du corps

2013

*

Ce matin encore le lèvement du corps a été un spectacle pénible. Ça fait plusieurs jours qu'on le lève, ce corps, sans bien savoir quoi faire avec.

Il y a des gens qui viennent pour ça. Ils prennent le corps et le changent de pièce ou simplement de place. Moi, je les laisse faire. On ne voit pas bien à quelle logique ils obéissent si même ils en suivent une particulière. Ou si c'est selon l'inspiration du jour, peut-être.

Des fois ils commentent à voix haute le lèvement et le déplacement. « Il sera mieux ainsi » ou « C'est comme ça ! » Mais ils restent discrets. Et puis ils regardent autour d'eux d'un air méfiant. On ne sait pas ce qui reste de vie dans ce corps, en fait. Moi-même, je suis circonspect.

Une fois par an, m'a-t-on dit, on réaménagera les pièces de l'appartement. J'ai été surpris. « Une fois par an ? On ne l'enlèvera pas ? » L'agent de l'Oegmur ne m'a pas répondu. Sans doute estimait-il avoir fait beaucoup en m'informant. Mais moi, je ne me voyais pas vivre avec ce corps des années. Même si l'on réaménage le logement. Il restera toujours cette oppressante respiration de mourant. On ne sait d'où elle vient mais elle est pénible à entendre, elle aussi.

Ce matin, ils ont assis le corps dans la cuisine, près de la fenêtre. Il y a du soleil, en effet. On ne croit pas que le corps fleurira pour autant. Ni même qu'il reprendra des couleurs. Je pense que c'est le protocole qui veut ça. Enfin, je ne sais pas. Les gens qui l'air de savoir ce qu'ils font. Donc, je me dis qu'ils obéissent à des règles précises. Même si elles semblent se contredire.

En tout cas, on a bien fait de placer là ce corps aujourd'hui. Le soleil jaune citron, c'est si tendre. Et ce corps a besoin de tendresse, je le sens bien même si on l'imaginerait mal, du dehors. Les gens reconnaissent mal l'humanité des autres, d'une manière générale. Quoi qu'il en soit, je suis sûr

que cette peau terne a éprouvé de la satisfaction à éprouver une lumière naturelle vive.

Demain on lèvera le corps de nouveau. Je ne sais pas où on le placera cette fois. Ça m'angoisse un peu. Je voudrais tant qu'il reste là ! Le soleil est si doux même s'il est cru et même s'il ne réchauffe rien... Peu importe. Peut-être que c'est un soleil artificiel, d'ailleurs. Une production de l'Oegmur, destinée à distraire les mourants de leur sort. Mais il y a ce semblant de contact entre sa lumière et la peau. Le corps, je ne sais s'il y est sensible mais moi, si. Ça m'apaise. Je me dis que le passage de la vie à la mort est moins atroce, du coup. Même si je n'en sais rien, au final.

Ce n'est pas les agents de l'Oegmur qui me renseigneront là-dessus, c'est certain. Y a-t-il un tel passage ? À quoi correspond-il ? La lumière du soleil y change-t-elle quelque chose ? Il reste cette grosse respiration angoissante tout le jour. Le soleil ne l'estompe pas mais il distrait mon attention de ce quotidien un peu pesant. Moi aussi, je me sens affecté par sa lumière.

*

Aujourd'hui c'est une infirmière qui est venue.

Elle n'a pas déplacé le corps, ce qui m'a soulagé. Je ne sais pas s'il y aura le même soleil qu'hier mais ce n'est pas l'essentiel. Il y a parfois de très belles lumières d'automne, même en janvier, même sans soleil. Et ce corps a besoin de lumière, je le sens.

L'infirmière a beaucoup parlé, contrairement aux autres agents de l'Oegmur. Je n'entendais pas tout de ce qu'elle disait mais sa voix couvrait l'épaisseur de la respiration malade, un peu. Je pense qu'elle aussi voulait l'oublier, la rendre moins audible, moins prégnante. Même si, à la fin, elle resterait pareille à elle-même, irrégulière, déconnectée du corps qui la porte.

L'infirmière a voulu chasser les odeurs, aussi. Je l'ai désirée à un moment. Quand elle est passée devant la fenêtre et a regardé dehors. J'ai imaginé que nous vivions ensemble. Que cette scène était quelque chose de quotidien dont je n'avais pas besoin de me souvenir car elle se répéterait normalement, de jour en jour, quelle que soit la saison. Or, l'infirmière sera assassinée au pied de mon immeuble, c'est sûr.

En tout cas, je ne crois pas qu'elle reviendra. Elle a accompli son office qui doit être inscrit quelque part dans les protocoles de l'Oegmur auxquels je n'ai pas accès. Elle a gardé la fenêtre ouverte, un temps. L'air frais a pénétré la pièce et c'est sans doute pour ça que j'ai éprouvé du désir, à ce moment. On entendait une combinaison de chants d'oiseaux. On entendait un marteau-piqueur aussi. La vie ruisselait du dehors et ça m'a enivré, je crois, un peu.

J'ai eu honte de mon désir. Enfin, j'en ai été gêné surtout. Je me suis dit que la plupart de ceux à qui elle rend visite doivent éprouver le même genre de choses et qu'elle doit faire avec. J'imagine sa pitié, elle me fait un peu peur. Derrière sa pitié j'imagine son dégoût, qui me

ramène à moi-même. Et à ce corps qu'on déplace régulièrement sans bien savoir s'il est encore en vie. Et quand ma pensée a glissé sur le fait qu'elle-même serait assassinée dans peu de temps, le désir est retombé... avant de resurgir très vif et même franchement indécent à cause des chants d'oiseaux qui prenaient une tessiture très grave mais perlée de lumières.

Je ne sais plus à quel moment la silhouette de l'infirmière a disparu. J'ai dû somnoler et, à l'éveil, la fenêtre était refermée. Le corps était toujours près d'elle, comme s'il avait été très attentif à tout ce qui se passe dans la rue, ce qui n'est pas vraiment possible. La respiration malade avait repris son empire mais elle m'oppressait moins à présent. L'air avait été brassé, le souvenir de l'infirmière se dissipait avec une lenteur extrême.

Si je n'avais pas somnolé, j'aurais peut-être entendu un cri, des claquements de portière de voiture. Puis des voix multiples, affolées ou au contraire très sûres d'elles et autoritaires. On ne peut pas savoir comment on se comportera devant la mort. Moi, j'ai dormi. J'ai peut-être eu des rêves bizarres : ils sont restés latents. On ne rêve pas très clairement dans ma situation.

Qui plus est, la fenêtre était refermée. Sa mort me serait donc parvenue étouffée. Elle a peut-être fait le choix de m'épargner cette scène que le corps assis à la fenêtre aura sans doute enregistré, en revanche, si cependant il en est capable. Il en gardera le souvenir pour lui. Si la police monte à l'étage pour recueillir son témoignage, ils ne récolteront rien de lui.

Pour ce qui me concerne, je dormais. « Si vous voulez en savoir plus, il faut demander à l'Oegmur. » C'est tout ce que je pourrais dire si l'on m'interrogeait. Mais l'on ne m'interrogera pas, je n'ai pas de doute là-dessus. Je suis beaucoup trop loin de la fenêtre ! On regardera le corps sur lequel a été judicieusement apposée une étiquette. « Pour plus d'information, merci de vous présenter à l'accueil de l'Oegmur. » Ce qui ne servira sans doute pas à grand-chose, au final.

Finalement on ne sait pas ce qui est arrivé, s'il est arrivé quelque chose même. Les policiers s'interrogeront peut-être sur la respiration ambiante. Ils inspecteront les murs, scruteront le plafond et en l'absence d'origine, se contenteront de signaler qu'il y a une anomalie. C'est vrai. Et c'est quelque chose qu'on ne peut que constater.

Comme la mort de l'infirmière, au fond. Et que faire de tous ces constats ?

En fait, je ne m'en poserai pas trop la question. Pas ce soir en tout cas. Son souvenir s'étiolé, c'est vrai. Et je ne suis plus certain qu'elle soit réellement venue, déjà. Peut-être parce que ce souvenir est anormal. Il ne correspond pas au rythme des jours, à ce qu'il doit être au vu du passage quotidien des agents de l'Oegmur. D'ailleurs, elle n'a pas déplacé ce maudit corps.

Comment croire qu'elle a vraiment passé, dès lors ? Les hallucinations ne procèdent pas autrement, vous savez. Quelque chose vous semble très réel, déforme tout ce qui vous environne, puis s'évanouit sans laisser de trace. L'hallucination peut bien être désirable ou terrifiante, peu importe. Une fois dissipée, elle ne vous laisse qu'un effroyable sentiment de perte car la réalité a repris un aspect terne, pareil à la peau d'un corps dont on ne sait s'il est encore en vie mais qu'on déplace de pièce en pièce parce que c'est ce qui est indiqué dans le protocole (qui n'est pas très clair, par ailleurs). La silhouette de l'infirmière a été abattue, quoi qu'il en soit. Demain, on éloignera le corps de la fenêtre.

Je crois que c'est mieux ainsi, au bout du compte. Ces rêves sont toxiques, non ?

*

Ce matin un agent est venu. Il avait l'air de savoir ce qu'il faisait. Le lèvement du corps semblait répondre à un dispositif précis. Il aurait pu tirer la chaise, simplement. Mais il a soulevé le corps, l'a déposé au sol, il a ajusté la chaise et il a replacé le corps dessus. À la façon dont il l'a manipulé, on aurait pu croire que c'en était fini, que la vie l'a quitté pour de bon. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Il est des bien-portants qui charrient un poids de mort bien plus consistant que ce corps bien malade, il est vrai. Et puis...

Il reste la respiration, toujours. Elle n'est pas heureuse à entendre mais elle est clairement audible. Ça n'est pas contestable, cela.

C'est peut-être pour ça que l'agent de l'Oegmur n'a rien dit. Le protocole est ce qu'il est, d'accord ! Mais il doit bien reposer sur une analyse, un diagnostic. Et là, je ne suis pas certain qu'il y ait quoi que ce soit de ce genre. Le corps n'a pas réagi, c'est vrai. La lumière du dehors ne le caressait plus, il aurait pu se plaindre ! La respiration n'a pas faibli, ne s'est pas alourdie.

L'agent est resté un moment après ça. Il est allé dans les autres pièces, je ne sais pas ce qu'il y a fait. Contrairement à ses collègues qui ont toujours des commentaires lapidaires mais définitifs à formuler, il n'a fait que rester silencieux tout le long de sa visite. Du coup, on entendait parfois entre deux accès de cette respiration lourde des voix à l'étage supérieur. J'ai eu le sentiment qu'on y vivait, ce qui m'a fait penser à la lumière de la veille, ce qui m'a rappelé l'infirmière qui n'a peut-être été qu'un rêve ou qui est morte, depuis lors.

L'agent a visité les chambres, le salon, la salle de bain, il a ouvert les placards. En l'entendant, j'ai compris que son silence n'était pas feint. Le protocole, il n'avait pas besoin de l'énoncer. Il l'applique avec rigueur et précision, bien plus que

ses collègues qui, finalement, se sentent toujours obligés de se justifier avec l'agressivité des gens qui se savent pris en défaut, parce qu'ils ne savent pas bien ce qui reste de vie dans ce corps et que le « protocole » (ce qu'ils en ont compris, en fait, ou ce qu'ils en ont retenu) ne prévoit pas ce genre d'incertitude. Or, il n'y a peut-être pas d'incertitude puisque le corps ne pose pas de question, n'attend rien (même si la lumière naturelle lui est bénéfique, j'en suis convaincu), ne se dégrade pas non plus. Sa peau est plus terreuse qu'hier, sans doute. Mais là encore, le fait qu'on l'a déplacé y est peut-être pour quelque chose.

Ces détails n'ont pas d'incidence sur le protocole, vraiment. Et mon visiteur d'aujourd'hui, je pense qu'il en a eu tout de suite conscience en entrant. La vie et la mort ont une frange intangible, vous ne croyez pas ? Elles imprègnent les murs, les objets, la lumière comme l'ombre. Et le tissu sonore. Il faut sans doute être un tant soit peu attentif à tout cela mais les agents de l'Oegmur (ceux qui viennent ici en tout cas) n'ont pas une formation médicale très poussée, c'est certain. Ce sont avant tout des administratifs, ce qui est compréhensible puisqu'à

aucun moment, on ne leur demande de prodiguer de soin. Néanmoins, ils sont comme tout le monde. Nous avons tous, à des degrés divers, affaire à des questions de vie ou de mort, non ?

Oui, bon. Mais peut-être qu'ils estiment que, dans le cadre de leur travail, on ne peut pas leur demander ça. Il est déjà pénible d'entrer dans ce genre de logement, de supporter l'odeur cruelle d'un corps à l'abandon même s'il exerce encore une fonction sociale certaine puisqu'on s'occupe de lui. Je veux bien croire que ce boulot n'est pas épanouissant. Qu'on ne peut pas demander en plus à ces opérateurs de se montrer sensibles aux indices de vie et de mort qui imprègnent les lieux qu'ils visitent. Ils ont suffisamment à faire chez eux, n'est-ce pas ? Sans compter qu'ils doivent œuvrer sous la pression constante d'une respiration exténuée dont il serait bien difficile de dire d'où elle émane.

L'agent a fini par repasser à la cuisine comme pour s'assurer que le corps était bien à sa place, qu'il n'avait rien oublié. Comme ce garçon est méticuleux, je crois, il n'a eu qu'une vérification à faire. Et il est reparti en laissant la porte entrebâillée. À l'étage supérieur, les voix

s'entrelaçaient toujours, pareilles à des murmures amplifiés. La lumière est moins vive ce matin, pas seulement parce qu'on en a éloigné le corps (ce qui n'a pas d'incidence concrète sur le temps qu'il fait).

Les pas de l'agent descendant l'escalier résonnaient toujours mais ils s'éloignaient à présent. J'ai entendu grincer la porte. Et puis - des coups de feu ont résonné.

*

La fusillade a duré cinq ou six minutes. Je ne sais pas qui a été tué, si l'agent de l'Oegmur s'en est sorti. À dire vrai, ça ne m'inquiète pas beaucoup mais je commence à me poser des questions sur les services de l'Oegmur.

Si l'on retrouvait son cadavre criblé de balles, on ferait forcément le rapprochement avec l'infirmière de la veille. En admettant qu'elle soit réellement venue, certes. À moins que la police n'ait également accès à des faits irréels, ce qui n'a rien d'impossible par les temps qui courent. Ça ne résoudrait rien, bien sûr. Mais les policiers reviendraient inspecter la maison et chercheraient quelque chose qu'on ne peut pas trouver ici. Les agents de l'Oegmur sont ce qu'ils sont mais ils font le boulot proprement, si vous voyez ce que je veux dire.

Ce n'est pas dans cet appartement qu'on trouvera l'indice de ces « crimes contre la réalité » dont on a tant parlé, à un moment. Vous voyez le corps trafiquer de la peau déréalisée ? Non, bien sûr. Cependant, je ne suis pas aussi tranquille que j'en ai l'air. Si le policier s'approche du corps, il verra bien sa peau. Et la peau, encore, ça peut passer. Mais l'œil.. c'est, je le crains, cet œil de terre qui pourrait éveiller le soupçon. On en voit rarement de pareils.

Il faut bien que ce corps ait connu la mort de l'intérieur pour regarder ainsi. Et la mort, c'est quand même une des choses qui peuvent vous conduire au déni de réalité. Je ne crois pas que lui s'y risquerait, pourtant. Qu'aurait-il à y gagner ? Dans sa situation, perdre c'est encore gagner. Dans sa situation, la réalité est une chose vétilleuse, instable et inutile. Ce corps a vécu quelque temps enfin et s'il en garde quelques bribes de souvenirs, ce ne sont pas des choses qui enseignent, vous pouvez me croire. Plutôt des images déliées, des mots.

Peut-être vais-je m'endormir sur ces pensées. Mon inquiétude m'endort parfois. Elle me berce, m'oblige à rêver. Même la respiration se fait plus

lente alors. Je revois mon infirmière, son corps intact. On lui a logé une balle dans la nuque, proprement, avec professionnalisme. On a eu du respect pour son intégrité physique en la tuant.

Elle m'explique que tout cela était nécessaire si les choses se sont bien déroulées ainsi. J'acquiesce mollement, pas entièrement convaincu à cause de l'aléa de la réalité qui éponge beaucoup de choses sans soin particulier à ce qu'il me semble. Mais pour elle, au contraire, le déroulement irréversible des choses les rend apodictiques.

« Fichtre ! », lui dis-je. Je vois bien que le corps, s'il ne répond rien, ne fait que la conforter dans son opinion. Et tout au long du rêve je revois l'œil de terre, l'œil caricatural qui pourrait être celui d'un être tendrement aimé mais qui n'exprime plus rien que la terreur et pas la sienne, encore.

Pas la sienne, non. C'est pourquoi l'expression de cet œil a plus de ressemblance avec la colère qu'avec la peur. La terreur, vous savez, c'est quand même autre chose que la peur. On ne conçoit la terreur que quand certaines limites se sont désagrégées. Celles qui vous séparent de celui qui vous regarde, par exemple. Ce corps n'a

rien besoin de dire. Son regard exprime tout ce qui opère la réalité, en fin de compte.

« Il n'y a pas de lumière aujourd'hui », reprend l'infirmière qui constate que le corps a été déplacé. Mais elle ne s'avisera pas de le rapprocher de la fenêtre cette fois. Elle le contourne et regarde l'animation du dehors, qui paraît étouffée et ralentie. Elle me tourne le dos. Je puis voir sa longue chevelure blessée là où l'on a visé en l'abattant. Je ne sais si elle est consciente qu'elle me montre sa blessure, ainsi. Peu importe. Le peu de luminosité qui émane de l'extérieur forme un rayon qui la traverse et balaie doucement le sol, esquissant des dessins interrompus.

Dans le rêve c'est toute la faible luminosité du jour qui rejaillit par la cavité laissée par l'impact de la balle. La blessure est propre mais le filet de lumière est rose comme s'il était injecté de lait et de sang. Le filet de lumière danse lentement pour s'éteindre devant le corps sans l'atteindre, comme si pourtant elle en avait recherché le contact. Comme si de sa danse désespérée, elle avait tenté de l'appeler alors que ce corps est dénué de

sensibilité, enfin ! Même son regard s'est détaché de lui.

Dans le rêve l'œil de terre est immatériel et omniprésent. La respiration, quant à elle, pèse mollement sur l'espace et présente une tonalité plus aigre, plus maussade qu'à l'accoutumée. Mais l'œil muet et impavide domine toute la scène de sa rigidité accusatrice.

*

Le rêve sera interrompu par l'arrivée des policiers. Ils surgiront de nulle part pour inspecter les lieux comme s'ils les découvraient ou comme si leur physionomie avait changé en profondeur, ce qui n'est pas le cas. L'infirmière tuée s'est évanouie, bien sûr. En revanche, le filet de lumière est toujours là, au sol, à quelques pas du corps. Étrangement, les policiers ne lui accorderont aucune attention.

C'est pourtant une lumière inexplicable si l'on y regarde bien. Elle ne tient son existence qu'à la blessure propre mais odieuse qui a condamné celle qui pouvait me soutenir, enfin... Moi ou le corps. Non. Les policiers recherchent des choses tangibles : de l'argent, des documents, des armes, pourquoi pas ? Ils ne trouveront rien : ;es agents de l'Oegmur ne laissent pas de trace derrière eux.

C'est dans le protocole. D'ailleurs, ça ne signifie pas qu'ils soient suspects. Mais ils le sont réellement, vous comprenez ?

Peu importe, cela dit. Les policiers ne s'adresseront ni à moi ni au corps. Ils entendront la grosse respiration qui est devenue granuleuse et cahotique. Ils n'en tireront rien. Rien. Non. Mais c'est parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils recherchent, enfin. Ils n'ont pas idée de ce qui se commet ici. Moi non plus, d'ailleurs. Je puis juste regretter qu'on abatte mes rares visiteurs dès lors qu'ils font preuve de compétence ou se montrent dévoués, attentifs.

Les policiers relèveront ainsi l'absence de trace avec toute la méticulosité dont ils sont capables. La lumière dansante leur échappera mais ils noteront des anomalies. « Le corps a été déplacé », dit l'un. « C'est suspect », réplique l'autre. Et le troisième de hocher la tête : « On ne sait même pas s'il est encore en vie ! » Le premier de conclure, dès lors : « Laisse ! ». Et ils repartent, un peu bredouilles même s'ils ont le sentiment qu'ils devront revenir, à un moment, et que les choses se dévoileront à eux alors.

Ils n'ignorent pas qu'eux aussi pourraient disparaître. Ils en font abstraction comme des pilotes de Formule 1 qui savent que le rallye où ils se sont engagés comporte les virages les plus mortels et que les organisateurs de la course misent beaucoup sur la possibilité même de l'accident. La mort abstraite, la mort omniprésente et invisible, voilà toute leur dignité. Les policiers qu'on a affectés à cette enquête savent qu'ils n'en viendront pas à bout. Tout ce qui concerne de près ou de loin l'Oegmur est si opaque ! Mais ils font le job, vous pouvez me croire, avec toute la ténacité dont ils sont capables. C'est juste malheureux qu'ils n'aient pas interrogé le filet de lumière, au sol.

Les policiers repartiront avec la conviction qu'ils auront fait tout ce qu'ils pouvaient. Ont-ils même confronté leurs yeux à l'œil terreur du corps ? C'est douteux. Et c'est peut-être mieux ainsi. Ça n'aurait pas forcément avancé l'enquête de beaucoup. L'expression de la mort n'est pas la mort, ne signifie pas grand-chose de la mort et n'éclaire en rien ses circonstances, enfin. Elle s'inocule comme un poison et hurle muettement

en vous, ne vous laissant rien à penser, à désirer même, aucune distraction.

Si j'en avais la force, je me réfugierais au *Round Corner*, ce club de jazz-métal fataliste et brutal où l'on sert un whisky, le plus ignoble au monde : le *Mozg*, un alcool gris comme s'il était enrichi de matière cervicale. Mais la force me manque et, sans jamais regarder le corps de face, je vois son œil fixe grand ouvert et qui déverse sa terreur caricaturale en moi, même là, même si je ne l'ai pas regardé depuis des mois. Alors les policiers...

Qu'est-ce qu'ils auraient fait de ça, enfin ? Vous croyez que ça les aurait aidé dans leur enquête de noter la présence d'un œil de terre dans un appartement du quartier de l'Oegmur ? Ils feraient le rapprochement avec les deux crimes commis, à deux jours de distance, dont les victimes sont manifestement des employés de l'hôpital... Mais quoi, ensuite ?

Ils ont constaté la présence du corps. C'est assez à mon sens pour établir une série de liens, je crois. Une série complexe, disparate, dont les termes peuvent sembler évanescents mais enfin... Une série est une série, non ? Les policiers ont fait ce qu'ils pouvaient et ils reviendront

certainement, dans les jours qui viennent, constater un troisième et puis un quatrième décès. Ça n'ira pas plus loin. Plus les agents de l'Oegmur se feront descendre à la sortie de mon immeuble et plus les policiers se borneront à constater la commission, comme si l'œil du corps agacé de ces lèvements programmés sans son consentement entrainait en eux.

On imagine leur impuissance devant les faits. On imagine mal l'effet destructeur que ce sentiment pourra induire en eux. Pour se le figurer, il faut sans doute se les représenter devant leur hiérarchie, à tenter d'expliquer ce qu'ils ont « vu » dans cet appartement.

Le commissaire, un brin circonspect, de leur donner sa conclusion sans appel : « Ce que vous me dites là, ce sont des faits immatériels ! » Il n'en dira pas plus. C'est un constat d'incompétence qui s'abat sur eux. Et encore n'auront-ils pas fait mention de la lumière dansante qui persistait, au sol, à dessiner des abstractions sanguinolentes sans qu'on puisse en tirer aucune interprétation. Du moins pourront-ils toujours se réfugier au *Round Corner* et commander de cet effroyable

whisky cervical qui a le mérite de ronger le système nerveux avec beaucoup d'efficacité...

*

Les policiers ne sont pas restés très longtemps au bout du compte. Mon sommeil m'a repris.

Le rêve qui a suivi n'était qu'une grande vague blanche. Elle absorbait l'espace autour de moi. Même la respiration omniprésente depuis les premiers lèvements devenait inaudible. Il ne restait qu'un léger sifflement pareil à une théière empoisonnée. La vague blanche était uniforme mais houleuse, voyez-vous ? Elle semblait à la fois figée dans l'espace et habitée de milliers de tourments inaudibles.

Ce sommeil m'a épuisé. L'absence de rêve est aussi épuisante que l'insomnie, en particulier quand on veille jour et nuit sur un corps qui refuse de faire le départ entre la vie et la mort. Mais à l'éveil, on l'avait déplacé. Il n'était plus

dans la pièce. À côté, j'entendais des coups de marteau, des bruits de perceuse, des voix... On devait aménager une autre pièce. Je ne vois pas bien quels aménagements pouvaient être nécessaires mais ça demandait du travail.

La perceuse m'a rassuré tout de même. N'y aurait-il eu que des coups de marteau, j'aurais pensé qu'on fabriquait un cercueil pour ce corps dont on ne peut dire ce qui reste de vie en lui, au fait. Mais on trouait le mur. Je ne vois pas à quelle fin on fait ça mais il est douteux que ce soit en vue de fabriquer un cercueil. Peut-être veut-on médicaliser l'appartement ? Là encore, c'est douteux. Il n'y a rien à faire avec ce corps.

Cela a été décidé de longue date. À une époque meilleure, on l'aurait hospitalisé pour lui permettre de finir ses jours dans de meilleures conditions. Mais aujourd'hui, on n'accepte plus personne à l'Oegmur. Tous les jours, une foule impressionnante de malades s'entasse devant l'entrée principale. Il en meurt beaucoup, d'ailleurs. La municipalité a dû mettre en place un service dédié au ramassage des corps. La police veille en permanence sur cette foule de moribonds qui demeure sur l'esplanade,

plaintive ,incapable de se révolter, à attendre sans espoir qu'on ouvre les portes de l'hôpital non pour guérir (ce n'est pas une spécialité de l'Oegmur, cela) mais pour mourir dans des conditions moins humiliantes, ce qui paraît être une sorte de privilège aberrant de nos jours.

De toutes façons, ce corps ne voulait pas mourir. La maladie, c'est une chose. La mort en est une autre. Parfois, il faut choisir. C'est en tout cas ce que m'a expliqué un médecin de l'hôpital, le professeur Todd qui, lui-même, a fait son choix peu de temps après notre unique rencontre puisqu'il s'est défenestré, à ce qu'on m'a expliqué. Ce qui est triste et problématique également car personne d'autre n'a de diagnostic à apporter concernant le corps qui demeure dans cet appartement et dont on effectue des lèvements réguliers, sans autre explication qu'une vague référence à un protocole que personne n'a pris le temps de m'expliquer.

Parfois je songe avec regret au professeur Todd dont le regard trahissait une tristesse infinie.

Il s'est défenestré, à ce qu'on a dit. On ne saura jamais pourquoi. Après tout, il n'était qu'un adepte de la « médecine fataliste », inspirée des

travaux du dogmatique Ole Berne. Ce grand médecin avait, on le sait, fini par déconsidérer l'idée de guérison elle-même. Il parlait aux malades et recherchait la cause de leur mal dans ce qu'il appelait « ce désir insensé de vivre ». Une chose communément répandue, il est vrai mais qu'il savait désamorcer chez ses patients en discutant avec eux ou, plus rarement, avec leurs proches, pour les dissuader de s'acharner sur un espoir qu'il jugeait « symptomatique et étriqué ».

La méthode de Berne avait largement inspiré la conception par ailleurs innovante de l'hôpital Oegmur. Le professeur Todd en était l'un des représentants les plus éminents. Pourquoi a-t-il choisi d'en finir lui-même ? D'aucuns disent qu'il aurait joué sa vie au poker avec la mort qui est mauvaise joueuse et use de toutes sortes d'artifices pour ne jamais perdre. C'est sans doute ce qui s'est passé ce soir-là dans un bureau situé au septième étage de l'Oegmur.

La partie de cartes a dû commencer vers 19h35 pour s'achever aux environs de 3h11. La mort avait cinq as et le sourire mauvais. Terence Todd avait bu du vin sanguin tout au long de la nuit. La nuit était épouvantablement laide sur l'Oegmur

qui offrait à la vue qu'on pouvait en avoir, depuis le bureau du professeur, un paysage désastreux. Tout cela aurait joué, bien sûr... Mais le jeu de la mort aux cinq as... c'était le pompon.

Les moribonds encore massés sur l'esplanade de l'Oegmur n'ont pu que voir le corps de l'aimable professeur tomber du haut de l'hôpital, boule blanche dans le désert insalubre de la nuit, pour s'écraser au sol normalement et clore ainsi une page muette de l'histoire de l'Oegmur.

Maintenant, vous assurer que les choses se sont réellement déroulées ainsi... C'est ce qu'on s'est complu à expliquer aux uns et aux autres dans les jours qui ont suivi, en tout cas. C'est ce qui rend cette histoire peu crédible, au bout du compte. Comment croire, par les temps qui courent, qu'elle n'ait pas fait l'objet de falsifications diverses, ce qui est chose courante actuellement ? Allez savoir. En même temps, je vous avoue que ça ne m'importe plus guère désormais. Peut-être la visite du professeur aurait-elle pu améliorer le sort de ce corps qui va finir par moisir dans cet appartement même si les lèvements l'aèrent un peu, simplement, parce qu'aucun choix n'aura été effectué entre la vie et la mort, ce qui aurait pu

faire l'objet d'une partie de cartes. Mais le professeur Todd n'était pas aussi ferme dans ses convictions que son aîné qui a d'ailleurs fini par délaisser la médecine pour des théories plus générales, qui ne peuvent soutenir personne et qui n'y ont d'ailleurs pas la vocation.

Non.

On lèvera le corps demain et on le changera de place, ce qui sera sans doute facilité par les aménagements qu'on a fait dans la pièce d'à côté. Mais je n'en sais rien. Je n'aurai pas la force d'y aller voir moi-même. Du corps, je ne sais plus que l'œil Sa rigidité de cadavre. Sa terne terreur accusatrice. Le vague souvenir des tendresses détériorées. Et je me laisse bercer par l'épaisseur de cette respiration de fin de vie qui n'appartient à personne car la vie n'appartient à personne et la mort encore moins. Elle joue aux cartes.

*

Aujourd'hui le corps a été levé avec beaucoup de déférence tout d'abord. Puis, il y a eu des éclats de voix.

Ils étaient deux. Un troisième les a rejoints peu après. C'est là que les choses se sont compliquées, je crois. Le troisième voulait placer le corps différemment. Les autres ont protesté. Finalement je ne sais pas qui a eu gain de cause mais comme souvent, le problème semblait venir de ce qu'on ne pouvait garantir que le corps fût vivant ou non. Il était tiède.

« Il a toujours été tiède ! », s'énervait le dernier arrivé qui semblait vouloir montrer qu'il avait la maîtrise du dossier (tandis que les deux autres ne faisaient en somme qu'appliquer le protocole). Or, le protocole est une chose qui n'admet pas de

contradiction, qui ne prête pas à discussion, qui ne justifie rien devant personne. Même entre collègues la toute-puissance du protocole prévaut.

J'ai pensé qu'ils allaient en venir aux mains. Peut-être qu'ils allaient s'entretuer. Mais les choses ont fini par se calmer. Il y a eu un grand silence. Puis l'un d'eux a dit : « Bon, on le laisse comme ça » sur un ton résigné. La position ne devait convenir à personne. Elle représentait donc un bon compromis. D'ailleurs la respiration semblait plus étouffée à présent.

Ça n'a peut-être pas de rapport. On ne sait pas d'où elle émane, cette respiration. Mais elle avait changé et s'accompagnait désormais d'un petit son aigu, qui indiquait que la gorge était gênée ou obstruée peut-être. J'ai pensé qu'on cherchait peut-être à tuer quelqu'un dans cet immeuble et que j'étais peut-être le témoin impuissant d'une scène de crime disloquée pour être maquillée. Mais ça m'a semblé douteux, au final. La réalité est souvent beaucoup plus amorphe que ce que nous en imaginons. Les trois agents repartaient, pas réconciliés, je pense.

Mais peu importe. Ils n'avaient pas plus prise que moi sur le devenir de ce corps, au fond. Là, c'est la mort qui joue. Elle n'a pas même d'adversaire, elle triche sans raison. Elle aligne les cartes de sa réussite pour tuer le temps, je pense. Que pourrait-elle faire d'autre ?

J'aurais aimé qu'on les abatte, ces trois-là. Enfin, aimer n'est pas le mot mais tant qu'à enregistrer la mort de gens au fil des jours, je crois que ce trio d'agents médiocres et imbus d'eux-mêmes aurait eu ma préférence. Je n'aurais pas applaudi, non. D'abord parce ce que je n'en aurais pas eu la force. Ensuite parce que, qu'on le veuille ou non, on n'applaudit jamais la mort et son sinistre appareil. Bien sûr, les fanatiques de tous ordres ne manquent pas de s'y essayer. Mais ce n'est pas la mort qu'ils honorent. Ce n'est que leur jouissance, une jouissance grégaire qui n'est pas très différente de ce qu'ils éprouveraient s'ils se masturbaient en public. Hélas ! Ils préfèrent ce spectacle qui n'est pas le leur, qui ne les engage pas individuellement.

Les trois agents de l'Oegmur, si on les avait tués, ça ne m'aurait pas réjoui pour autant, non. Ça ne m'aurait même pas consolé de la mort de

l'infirmière. J'y aurais vu une sorte de règle fatale, pas même une justice. Mais la fatalité est une chose qui ne se rabaisse pas au niveau de celui qui la subit. Inutile de lui demander d'exprimer quelque chose comme un sens.

J'ai retrouvé un silence que n'interrompait que la respiration molle et moribonde qui se perpétuait, sans lien avec le corps que je ne voyais plus, accompagnée d'un sifflement atone qui évoquait une strangulation qui n'est sans doute qu'un fantôme. Ce silence m'a impressionné. On dira ce qu'on voudra mais depuis que l'hôpital a enclenché son fameux protocole, les incidents se sont multipliés. C'est tout de même un peu problématique si l'on considère que le corps ne produit par lui-même rien de particulièrement imprévu.

Je ne sais pas si les choses se sont dégradées à l'extérieur mais il faut croire que la réalité n'est pas au point en ce moment. Et ça ne devrait certes pas prêter à sourire mais je ne parviens pas à regretter cette série de défaillances alors qu'on m'a privé de toute la douceur du monde en abattant la jolie infirmière qui avait si bien su

exposer le corps à la lumière du jour au début de la semaine.

Depuis, les choses se déroulent de façon imprécise et assez peu consistante, il faut bien le dire. Je ne comprends pas où l'on veut en venir. Je rêve mal, comme un mort qui se rendrait compte que la vie est là, toute proche même si inaccessible. Je rêve mal, ce qui revient à dire que l'infirmière a disparu même de mes rêves qui se présentent désormais vides et muets ou incongrus et déplacés. Je ne sais pas. Je ne sais pas si je rêve, en fait. Je vois qu'on ne veut plus que le corps reste près de moi, ce qui m'ennuie même si lui et moi nous ne nous aimons guère. J'aurais même voulu qu'on m'en débarrasse, à un moment. On se serait peut-être occupé de moi plutôt que de son organisme sans allant.

Mais ce n'est pas forcément un bon calcul, dans les faits. Le corps est un objet pour l'Oegmur et moi, non. Et c'est bien normal. Moi, je ne présente pas d'intérêt particulier pour le corps médical. Quand l'infirmière est venue, l'autre jour, j'ai pu éprouver du désir pour elle, ça ne la concernait pas vraiment. Elle, ce qui la souciait, c'était cette peau terne qui était en défaut de lumière. C'était

cet organisme au bord de l'asphyxie dont elle pouvait atténuer la souffrance qui pourtant reste sans expression au point qu'on peut se demander si souffrance il y a.

Oui, elle n'avait de soin que pour cette chose qui, à mes yeux, est surtout la charpente d'un être qui n'est plus, s'il a jamais été, qui dépend foncièrement de moi d'ailleurs car, si je l'escamotais de ma mémoire, qu'est-ce qui garantirait qu'il y a jamais eu existence ? Rien. Rien du tout. Non. Rien. Rien. Je vous le dis. Et je pourrais le répéter aussi bien. Rien. Rien.

Non.

*

Cette nuit je voudrais juste que le corps soit enterré. Ça n'entre pas dans le protocole je suppose mais ce n'est pas un problème, ça.

Mon problème vient peut-être de ce que le corps est désormais installé dans une pièce voisine. Je ne le vois plus. Demain, des agents interviendront et je ne les verrai pas non plus. C'est un peu angoissant. C'est comme si on me tenait à distance d'une affaire qui me touche directement. Du coup, j'en viens à imaginer le pire. Or, je ne sais pas ce que c'est que le pire. J'entends un hurlement. Il est assez doux, ce qui peut sembler bizarre mais oui, il y a de la douceur dans ce hurlement.

Je le dis avec d'autant plus de conviction que ce n'est pas le mien. Ce hurlement, il se déploie dans

l'espace. Il signifie, c'est certain. Je veux dire que derrière la voix nue qui le porte, il y a quelque chose comme un assemblage de mots. Et là, je me dis avec un soulagement un peu lâche, j'en conviens : heureusement que ce n'est pas le mien. Heureusement que ce corps a été placé dans une pièce séparée. Heureusement cette respiration finira par s'éteindre. Et même.

Heureusement que la réalité n'est pas au point. Heureusement peut-être même qu'on a abattu l'infirmière. Avec beaucoup de tact, d'ailleurs car il faut une certaine sensibilité, au fond, pour ficher une balle dans la nuque de sa victime. N'est-ce pas ce qu'elle voulait me montrer, elle-même, devant la fenêtre quand elle filtrait la lumière du jour, en rêve ? C'est peut-être un peu absurde de raisonner ainsi mais rien ne garantit que ce ne soit pas la voie la plus sûre pour parvenir à démêler le vrai du faux, ce qui revient à faire le départ entre la vie et la mort, d'une certaine façon.

À un moment, à force de rester dans un silence si absorbant que même la respiration agonisante semble s'être tue (ce qui est forcément une illusion), je finis par me dire qu'à nouveau je me

suis endormi sans y prendre garde, que ma conscience s'est glissée dans un espace onirique peut-être plus étriqué que ce qui est pensable. Mais non. C'est le silence qui pèse, rien d'autre.

Il n'y a plus rien à attendre du sommeil. Il a pu appartenir au protocole de l'Oegmur à un moment mais c'est fini maintenant. C'est fini parce que la police commence à avoir des soupçons. Pas à propos de l'hôpital, bien sûr. L'Oegmur, c'est une institution. Je ne vois pas qu'on puisse le mettre en cause. Non. En revanche, cet appartement est suspect. Les crimes commis, ça a pu éveiller l'attention des forces de l'ordre de façon très fortuite au bout du compte.

Même l'infirmière, ce n'était qu'une victime conforme à ce qui survient toutes les dix ou quinze minutes dans le périmètre de l'Oegmur (un périmètre un peu flottant mais pas tant que ça, pour tout dire). L'infirmière, il n'y avait que moi pour m'en soucier. Ça peut paraître abstrait, pour dire les choses simplement. Mais elle a eu à un moment une inflexion de voix qui a rendu mon désir plus humain que je ne saurai jamais l'être moi-même. Le reste, c'était quoi ? Vous voudriez que je m'attarde sur son histoire

familiale ? Mais ça, c'est simple. La balle qui lui a traversé la gorge, c'était tout ce qui devait résumer son histoire familiale.

Il y avait sans doute d'autres options. Celle-ci était la plus propre, la plus douce, la moins sordide. Tandis que, dans l'appartement, elle a été elle-même, ce qui ne veut pas dire grand-chose. Je veux bien le croire. Ça ne veut pas dire grand-chose. Il y a eu quelque chose de très bref qui a traversé sa voix. Ce qui expliquerait qu'ensuite une balle ait traversé sa gorge à partir de la nuque, ou non. Mais qu'avait-elle dit, au juste ? Peu de choses, vraiment. Un mot. Ou deux ou trois mots qui n'en formaient qu'un, au vrai. Une expression un peu désuète peut-être. Ça l'a rendue réelle tout à coup à mes yeux. Alors que, franchement, dans ma situation, on a des visiteurs qui sont comme des drones. Qu'ils soient abattus par l'armée ennemie, ça n'a pas d'importance.

Et que la fille soit jolie n'influe en rien sur le jeu de massacre. Mais la voix... Le timbre de voix. L'inflexion et le souffle. Voilà ce qui explique qu'on l'a tuée dans les minutes qui ont suivi. Comme si on avait eu peur pour le jeu de la mort. Alors que la mort, vous le savez comme moi, elle

dispose d'une tripotée d'as qui lui assurent une suprématie pour plusieurs millénaires. Ah, ah ! Et elle, avec un filet de voix aussi fluide que peuvent l'être les jeux sans destination de nos enfances, elle aurait contrecarré l'absurde carré d'as à cinq têtes de la mort en personne ? Au point que le corps s'en serait ému, remuant toute la terre qui gît au fond de son œil pour en extraire une larme ?

Il faut que je me sois assoupi, je vous l'assure. Que les pensées de la veille en soient à se disloquer ainsi, c'est une moissonneuse-batteuse mentale qui s'active. Un rêve sans sommeil et sans repos, cruel comme un délire. Insane comme un crime contre la réalité. Heureusement que le corps est ailleurs, finalement. Il ne me verra pas sangloter. Il pourra dispenser de sa terreur sans que rien ni personne ne vienne le troubler.

Pas même l'infirmière.